NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

87 Nº 2 1965

La troisième conférence panorthodoxe de Rhodes

Gustave DEJAIFVE (s.j.)

p. 113 - 131

https://www.nrt.be/es/articulos/la-troisieme-conference-panorthodoxe-de-rhodes-1511

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

La troisième Conférence panorthodoxe de Rhodes

(1er nov. - 15 nov. 1964)

L'événement du second Concile du Vatican a eu, comme tel, sur l'Orthodoxie, une influence bénéfique certaine, encore qu'inattendue : il a stimulé son unification et raffermi sa cohésion. Des trois Conférences panorthodoxes qui se sont tenues à Rhodes depuis 1961, les deux dernières qui avaient inscrit à leur programme l'envoi d'observateurs à Rome et la reprise du dialogue avec l'Eglise catholique ont certainement été provoquées par le Concile ; quant à la première, dont le but principal n'était pas d'abord une prise de position concernant l'Eglise catholique, mais la préparation d'un prosynode, étape préalable à la convocation d'un synode panorthodoxe [1], on peut bien penser que l'imminence de Vatican II a dû en précipiter la convocation en vue de réaliser ce projet, déjà ancien mais toujours différé.

On sait, en effet, que l'idée d'un prosynode ne date pas d'hier. Déjà, en 1930, une commission interorthodoxe s'était réunie à l'Athos pour en préparer le programme, mais l'absence de l'église russe et de l'église bulgare et les circonstances adverses n'avaient pas permis de donner suite à ce projet. En 1936, lors d'un Congrès de théologiens orthodoxes tenu à Athènes (29 novembre - 6 décembre), on avait encore soulevé cette question, qui n'avait reçu qu'une réponse académique. Ce n'est qu'en 1951 que le Patriarche Athénagoras avait repris l'idée d'un prosynode et consulté à cet effet les chefs des églises autocéphales sur

---

1. Certains diraient « un Concile œcuménique », mais plusieurs théologiens orthodoxes hésitent à reconnaître comme œcuménique, au sens ancien du mot, un synode limité aux seules Eglises orthodoxes, dont serait absente l'Eglise romaine (le Patriarchat d'Occident) et où les 3/4 du monde chrétien actuel ne seraient pas représentés. Voir à ce propos les discussions des canonistes Alivisatos, Balanos, Zankow, Granitch, Sesan, au congrès des théologiens à Athènes en 1936. « Procès verbaux du Premier congrès de théologie orthodoxe à Athènes », 1939, pp. 256-297.

l'opportunité d'une telle convocation. Bien que les réponses des églises aient été, pour la plupart, négatives, on s'était néanmoins mis au travail et en 1956, une liste complète des sujets à traiter avait été soumise par le Synode de l'Eglise de Grèce aux hiérarques et aux Professeurs des facultés théologiques d'Athènes et de Salonique. La préparation, comme on le voit, était déjà très avancée ; il ne manquait plus qu'une occasion favorable pour en faire agréer le programme par l'ensemble des églises orthodoxes.

Déjà, lors de la première Conférence, la question des relations de l'Orthodoxie avec l'Eglise romaine était inscrite à l'agenda du futur prosynode et l'Assemblée avait approuvé les termes du protocole qui comportait sur ce chapitre outre « l'étude des points positifs et négatifs entre les deux églises dans le domaine de la foi, de l'administration et de l'activité ecclésiastique », « l'entretien de relations dans l'esprit de la charité du Christ » [2], mais cette proposition, toute platonique, n'avait pas eu d'effet pratique immédiat.

Seule l'initiative de l'Eglise russe d'envoyer des observateurs à la première session du Concile lui conférait un début de réalisation, mais cette décision soudaine, prise sans avertissement préalable des églises-sœurs, semblait, à son tour, compromettre le front commun et l'unité d'action de l'Orthodoxie dont la première Conférence avait canonisé le principe et assuré la mise en train efficace.

Aussi, avant l'ouverture de la deuxième session, le Patriarche Athénagoras prenait-il prétexte de l'invitation officielle faite par le cardinal Bea aux églises orthodoxes d'envoyer des observateurs, pour convoquer une nouvelle Conférence.

Cette Conférence qui ne dura que trois jours (du 26 au 29 septembre 1963) donna lieu à des tensions si fortes qu'elle faillit aboutir à un échec [3]. L'église de Grèce avait ostensiblement refusé d'y prendre part, parce que l'idée même d'un rapprochement avec Rome lui semblait une trahison de l'Orthodoxie. Pour ce qui est de la conférence, toute la première journée s'était passée à en discuter l'ordre du jour : la délégation de Constantinople, dont le chef, le métropolite Méliton, présidait l'Assemblée au nom du Patriarche, voulait qu'on abordât la question du dialogue avec l'Eglise romaine, envisagée et approuvée par la première Conférence ; la délégation russe, au contraire, prétendait qu'on devait

2. Voir le texte dans *Proche-Orient chrétien* (*P.O.C.*), 11 (1961) 367 et dans *Istina*, 1963, p. 51 ; sur la première conférence de Rhodes les articles bien documentés de P. Duprey, *La conférence interorthodoxe de Rhodes* et *Les résultats de la Conférence de Rhodes*, dans *P.O.C., ib.*, 169-180, 351-378 ainsi que les chroniques intéressantes de la revue *Het christelijk Oosten en Hereniging* (*C.O.H.*), 14 (1961-1962) 199-218 (sous la signature du P. van Montfoort, A.A.).

3. Voir sur la deuxième Conférence de Rhodes l'article, reproduisant une causerie donnée à Bruxelles, d'un des participants, Mgr Basile Krivocheine, archevêque de Bruxelles, membre de la délégation russe, dans *Messager de l'exarchat du Patriarche russe en Europe occidentale*, 12 (1964) n. 45, p. 5-25, résumé dans *Irénikon*, 37 (1964) 129-132 ; celui de E. Y., dans *P.O.C.*, 13 (1963) 259-277 et du P. Aarns, AA., dans *C.O.H.*, 16 (1963-1964) 169-178.

s'en tenir au thème annoncé dans la convocation, à savoir l'envoi d'observateurs. Finalement, on avait décidé, sur ce dernier point, si controversé, de laisser chaque église locale libre d'en agir à sa guise. Pour le reste, la Conférence ratifiait unanimement la motion du Patriarchat œcuménique de « proposer, au nom de l'Eglise orthodoxe, à la vénérable église romaine-catholique l'inauguration d'un dialogue entre les deux églises sur pied d'égalité ». Contre toute attente, l'Eglise de Grèce, revenant sur son attitude d'intransigeance, souscrivait, dans sa réunion synodale du 15 octobre, aux décisions de la Conférence, en stipulant toutefois que le début du dialogue, dont on devait préciser les limites et les thèmes, ne pouvait avoir lieu qu'après la conclusion du second Concile du Vatican.

Cette déclaration aurait pu rester lettre morte s'il n'y avait pas eu la rencontre historique, inespérée, de S.S. Paul VI et du Patriarche Athénagoras à Jérusalem en janvier 1964. En dépit du remous violent que l'événement avait provoqué derechef au sein de la Hiérarchie de l'église synodale de Grèce [4], le Patriarche Athénagoras estima sans doute que l'heure était venue de hâter la mise en œuvre de la décision, approuvée en principe par la deuxième Conférence.

Il semble bien que, dès le mois de février [5], sa résolution était prise et qu'il dut faire part de son projet d'une troisième Conférence aux autres églises orthodoxes, auxquelles il proposa sans doute le programme éventuel.

Dans sa pensée, la Conférence devait se réunir avant la troisième session ou, tout au moins, à son début, afin qu'éventuellement l'Assemblée conciliaire puisse prendre acte de ses décisions, pendant qu'elle siégeait et statuer peut-être conciliairement sur l'attitude à adopter. Mais ce plan optimiste ne put se réaliser en raison des atermoiements de l'église russe, qui, prétextant un agenda fort chargé pour l'été, fit remettre la Conférence de Rhodes au mois de novembre.

La troisième Conférence de Rhodes : membres et invités.

Quand le 31 octobre, les quatorze délégations officielles — au total une cinquantaine de membres — arrivèrent à Rhodes, jamais on n'avait vu un rassemblement aussi universel de l'Orthodoxie. Toutes

4. Voir ce qu'en dit le P. E. Stephanou, A.A., correspondant à Athènes de la revue *Het christelijk Oosten* dans son article *De ontmoeting te Jerusalem en de grieks-orthodoxe Kerk*, dans *C.O.H.*, 16 (1963-1964) 248-270.

5. D'après le journal *La Croix* qui, à la date du 25 février, annonçait : « Le Patriarche Athénagoras a décidé de convoquer la Conférence panorthodoxe à Rhodes pour discuter des suites de la rencontre de Jérusalem et prendre des dispositions pour engager le dialogue avec Rome, prévu depuis la Conférence de l'automne dernier ». Comme d'autre part, le Métropolite Nicodim, dans son discours d'ouverture, revendique pour l'église russe l'initiative de la troisième Conférence (voir plus loin) à la date du 23 mars (lettre du Patriarche Alexis de Moscou), il est malaisé, tant que les lettres échangées n'auront pas été publiées, de savoir exactement qui a eu l'idée première d'une troisième Conférence. Il est possible que le programme proposé par le Patriarche Athénagoras ne comportait pas clairement le thème du dialogue et que le Patriarche Alexis l'ait fait inscrire nommément à l'agenda de la Conférence, pour des raisons qui apparaîtront plus clairement dans la suite de notre article.

les églises patriarchales (huit) — les quatre anciens Patriarchats et ceux de Moscou, de Belgrade, de Bucarest et de Sofia — étaient présentes ainsi que les églises autocéphales de Chypre, de Grèce, de Pologne, de Géorgie et de Tchécoslovaquie. L'église d'Albanie était absente comme aux deux conférences précédentes. Parmi les églises autonomes, qui avaient été, cette fois, invitées, l'église de Finlande s'était fait représenter par deux membres, le distingué archevêque Paul de Carélie et le Professeur Kirkinen, de la Faculté théologique d'Helsinki. Quant à l'église de Grèce, désireuse sans doute d'effacer la fâcheuse impression due à son abstention lors de la deuxième Conférence, elle avait envoyé la délégation la plus nombreuse : sept membres, dont quatre métropolites et trois Professeurs d'Athènes (Alivisatos, Karmiris et Bratsiotes) sous la conduite du métropolite de Salonique Panteleimon, bien connu dans les milieux œcuméniques pour son ouverture d'esprit et son aménité.

A considérer la liste des membres des délégations, une lacune était d'emblée surprenante pour un observateur occidental : c'est l'absence quasi totale de représentants de la Diaspora orthodoxe. Sans doute, une Conférence n'est pas un Concile et seules les Eglises locales invitées choisissent leurs propres délégués ; toutefois, puisque l'église de Moscou avait agréé au sein de sa délégation l'archevêque Basile de Bruxelles de l'Exarchat russe pour l'Europe occidentale, pourquoi des représentants d'autres juridictions de France et d'Amérique n'avaient-ils pas été admis comme consulteurs ou même au titre d'invités, quand le thème de la Conférence portait précisément sur les rapports avec l'Eglise catholique, dont ils avaient une expérience directe et prolongée ? Il était clair que des exclusives avaient été maintenues, comme aux Conférences précédentes, qui ne pouvaient manquer d'avoir un effet sur l'orientation des débats ; ne fut-ce qu'au niveau de l'information, se priver d'experts compétents constitue un manque à gagner pour une Assemblée qui veut réellement décider au mieux d'une situation donnée.

Quant aux délégués des autres églises non-orthodoxes, étaient présents du côté catholique Mgr Dumont d'*Istina* et le P. Wenger, de *La Croix*, invités personnels du Patriarche et moi-même, comme envoyé du Secrétariat pour l'unité ; en outre, quelques autres théologiens œcuménistes comme Dom Olivier Rousseau de Chevetogne, Directeur d'*Irénikon*, le R. P. Villain, ainsi que plusieurs représentants, clercs ou laïcs, de la presse catholique.

Le Dr Frei, curé de paroisse à Berne, représentait l'église vieille-catholique. Quant à l'église anglicane, elle aussi concernée par cette conférence, au même titre que les vieux-catholiques, puisque la question d'une reprise des discussions théologiques avec ces deux églises était à l'ordre du jour, elle n'avait envoyé aucun délégué ; seul, un aumônier américain de l'église épiscopalienne des U.S.A., résidant à Ankara, vint se joindre à notre groupe, après quelques jours. Tous les hôtes furent traités avec la munificence bien connue et l'exquise gentillesse de l'hospitalité grecque.

Aucun délégué, toutefois, n'avait rang d'observateur. Comme les sessions, sauf la séance d'ouverture et de clôture, se tenaient à huis-clos, les invités officiels et la Presse n'eurent d'autre source officielle d'information que les communiqués, absolument insipides et vides de substance, dûment signés par les chefs de délégations, que leur transmettait, chaque soir, de bonne grâce d'ailleurs, le très dévoué secrétaire de la Conférence, Mgr Chrysostome. Sans les indiscrétions... officieuses de la presse grecque, mieux renseignée, surtout des journaux « Ethnos » (Alexiou) et « Acropolis » (Papajoannou), qui s'attirèrent parfois de la part de certains membres de la Conférence des mises au point tout aussi révélatrices, les journalistes étrangers seraient restés sur leur faim ; certains d'entre eux, d'ailleurs, quittèrent Rhodes dès la fin de la première semaine.

Déroulement de la Conférence.

Deux semaines avaient été prévues pour les travaux de la Conférence. Bien des membres estimaient, toutefois, qu'elle pourrait s'achever en un temps plus court. Les deux premières journées semblaient justifier cet optimisme.

Le jour de l'arrivée, le métropolite de Rhodes Spyridon, dans son adresse de bienvenue, prononcée au cours d'une Doxologie solennelle dans l'église de l'Evangelismos (Annonciation), avait fait une allusion directe à un des thèmes de la Conférence [6] : le dialogue avec l'église romaine ; il en avait souligné la nécessité et la grande utilité, en empruntant une citation à l'encyclique de Paul VI « Ecclesiam suam » ; il avait ensuite émis le vœu que les membres de la Conférence se prononcent unanimement en sa faveur et il avait terminé ce discours, habile et fleuri, en mentionnant le chef de saint André, ramené à Patras, preuve non équivoque, sans qu'il y insiste, des bonnes dispositions de l'église romaine à l'égard de l'Orthodoxie.

Le jour de l'ouverture de la Conférence, dimanche 1er novembre, au cours d'une liturgie somptueuse, où concélébraient les quatorze chefs de délégations, le métropolite d'Héliopolis Meliton, président de la Conférence, fit une homélie émouvante sur le thème de l'unité. Commentant le texte de l'épître du jour (1 Co 12-13) : « vous êtes le Corps du Christ et membres chacun pour votre part », il montra que l'Eglise n'est pas simplement un événement de l'histoire, ni une institution statique fondée par Dieu, ni une règle de foi morte, mais une vie. C'est en cette vie, celle du Corps du Christ ressuscité, que l'Eglise trouve sa dignité et l'histoire sa justification. Mais si l'Eglise, Corps du Christ, est vie, nous sommes appelés, nous les membres, à y participer. Or, quel est le danger qui aujourd'hui la menace ? Ce n'est pas la persécution, mais la division, le schisme de ses membres, et surtout la sécurité dangereuse de l'immobilisme qui, ignorant

6. Ceux-ci comportaient, comme il apparut plus tard, les points suivants : outre la question d'une reprise des discussions avec l'église anglicane et vieille-catholique, l'ouverture d'un dialogue avec l'Eglise romaine : ses limites précises, ses secteurs divers, ses étapes successives et la date de son inauguration.

la loi de la vie qui est le renouvellement, refuse de monter dans la chambre haute de la Pentecôte.

Ce Corps est aujourd'hui divisé sans avoir néanmoins perdu son unité comme le pain eucharistique, même rompu, reste le Corps du Christ dans sa plus petite parcelle. Comment refaire l'union ? En suivant la voie royale indiquée par saint Paul : la charité. Elle seule vient à bout de tout, même de nos divergences, par la compréhension, l'intelligence des autres et la saisie des appels de l'Esprit. Les rationalistes, les sceptiques, les pessimistes ne voient entre les églises que les différences insurmontables et ils se retirent tout tristes, sans apercevoir le Christ par delà.

Et pourtant, une œuvre est là que seul l'amour peut accomplir.

Citons-en la belle péroraison :

« Mes frères, permettez-moi de terminer cette homélie par une anecdote, qui m'est chère, du grand artiste de la Renaissance, Michel-Ange. Un jour, Michel-Ange se promenait près d'un bâtiment en construction à Rome et s'arrêtant en face d'un grand bloc de marbre informe, il demanda au bâtisseur à quoi cela servirait. Celui-ci répondit, avec une expression où se mêlaient à la fois le regret et l'ironie : « à rien, il est inutile ». Le grand sculpteur lui dit alors : « veux-tu bien le porter à mon atelier ? Il y a un ange prisonnier dans ce bloc de marbre informe ; il faut que je le délivre. »

La masse informe des différences entre les églises, nous ne devons pas la considérer comme une pierre réprouvée, car elle est destinée à être la pierre d'angle pour bâtir un monde meilleur, l'extension du Royaume de Dieu sur la terre. Avec la foi qui transporte même les montagnes, il nous faut emporter le bloc de nos divergences dans l'atelier de la charité. Un ange y est prisonnier, nous le délivrerons. C'est l'ange de Noël, qui annonce une grande joie à tout le peuple, c'est l'ange de Pâques qui annonce la résurrection, la vie et la paix, c'est l'ange du jugement qui annonce Celui qui est, qui était et qui vient à l'intersection de l'histoire et de l'éternité pour recevoir son Eglise unie et glorieuse.

A lui la gloire dans tous les siècles. Amen.

Le soir, à la séance inaugurale, tant attendue — car chacune des délégations devait y prendre la parole — Mgr Méliton avait complété sa parénèse du matin en faveur de l'unité d'une façon encore plus pressante et plus nette. Après avoir rappelé les signes des temps qui invitent au rapprochement des églises ainsi que la part qu'avait prise à cette croisade pour l'unité, de 1920 à nos jours, le Siège de Constantinople, il adressait aux églises cet appel vibrant et pathétique :

« Il nous faut dissiper les ténèbres des préjugés et de l'intolérance, il nous faut sortir de notre autarcie, de notre auto-suffisance, de notre ghetto et de notre partialité ; il nous faut prendre en considération la structure platonicienne de la théologie de l'Orient et la spéculation aristotélicienne de la théologie de l'Occident... il nous faut tirer les enseignements des erreurs du passé, des échecs de nos efforts pour l'unité qui s'expliquent par des mobiles et des buts non ecclésiaux, il nous faut reconnaître de chaque côté que la propagande, le prosélytisme, les tentatives d'absorption et l'invitation qu'une église adresse à une autre en vue du retour (au bercail) sont des méthodes surannées et inadmissibles,

condamnées par la conscience chrétienne et n'ayant pas d'autre effet que d'élargir l'abîme qui nous sépare, de renforcer la défiance mutuelle, de maintenir d'une façon stable la séparation. Ainsi, nous sommes appelés, en tant qu'églises, à la pénitence (*metanoia*), à nous demander mutuellement pardon, nous sommes appelés, nous les chrétiens séparés, à découvrir chacun dans le visage de l'autre le frère pour lequel le Christ lui aussi est mort. En mesurant la longueur du chemin qui s'ouvre devant nous et les difficultés qui s'y rencontrent, il ne faut pas perdre cœur. Il faut, au contraire, nous armer de charité, de patience, d'humilité, de prudence ; il nous faut parcourir cette route fermement et par étapes, convaincus que plus fort que nos divergences est l'héritage sacré qui nous est commun dans la foi et la tradition, le trésor sacré de la vie mystérieuse de l'Eglise, la vie du Corps ressuscité du Christ. Dans cette entreprise qui est nôtre, nous avons à notre disposition commune des biens partagés en commun, les paroles de la Sainte Ecriture, des apôtres de notre commune et sainte tradition, à savoir les Pères, les définitions ecclésiastiques des Conciles œcuméniques de l'Eglise indivise. Mes frères, au-dessus de nos théologies partielles, il y a la Parole de Dieu et au-dessus de nos églises particulières, il y a l'Eglise fondée par Lui une, sainte, catholique et apostolique. »

La ferveur de Constantinople à l'égard du rapprochement ne faisait de mystère pour personne, mais qu'en pensaient les autres églises ? Les délégations d'Alexandrie et de Jérusalem, dans leurs adresses plus brèves, se montrèrent favorables au dialogue, tandis que celle d'Antioche se cantonnait dans une neutralité prudente. Quand vint le tour de l'église russe (la 5me des églises patriarchales) dont on attendait une prise de position nette et franche, on fut à la fois soulagé et déçu. Le métropolite de Leningrad, Mgr Nicodim, fit un discours très modéré et fort habile. Après avoir souligné l'importance des conférences panorthodoxes où se réunissent « des églises locales, égales en dignité et en honneur », il se réjouissait de voir que la proposition de S.S. le patriarche Alexis dans sa lettre du 23 mars « au sujet de la nécessité des rencontres des représentants des églises locales en vue d'une décision commune pour tout ce qui touche au dialogue entre l'Orthodoxie et l'église catholique romaine » avait trouvé un écho favorable auprès du patriarche Athénagoras. L'orateur montrait ensuite que, face à la division tragique des églises, « l'Eglise orthodoxe, dans son ensemble, avait conservé soigneusement l'héritage dogmatique et canonique, l'expérience spirituelle et les saintes traditions de l'ancienne église indivise. C'est pour cela qu'elle se sentait responsable devant Dieu et l'histoire d'une recherche fructueuse pour tous les chrétiens des voies qui conduisent à l'unité ». C'est à ce moment que l'orateur introduisit une déclaration de principe, dont l'intention et la portée n'échappèrent à aucun délégué, moins qu'à toute autre à la délégation de Constantinople :

« Grande est l'autorité de chaque église orthodoxe locale, mais plus grande encore l'autorité de l'ensemble de l'Eglise orthodoxe. Aucune église orthodoxe particulière, fut-elle en communion avec toutes les églises orthodoxes, ne peut prétendre porter et exprimer la plénitude de la catholicité et de la vérité. L'Eglise

orthodoxe n'existe comme Eglise une, sainte, catholique et apostolique que prise dans toute sa plénitude. Bien que l'Eglise orthodoxe se compose d'églises indépendantes les unes des autres sur le plan administratif, son unité demeure inébranlable. Toutes les églises sœurs orthodoxes sont unanimes dans la solution des questions importantes touchant à toute l'Orthodoxie. Le caractère collégial (*Sobornost*) de l'Eglise est le fondement de la vie ecclésiale de l'Orthodoxie. »

En conséquence, il souhaitait que cette unité des efforts, déjà manifestée dans le passé, au cours des deux premières Conférences, soit encore, à l'avenir, fondée sur l'amour fraternel, au service de la paix du monde.

Après ce discours-clef, les autres délégations se cantonnèrent, elles aussi, dans la sphère des déclarations nobles et généreuses et, sauf celles de Serbie et de Pologne qui se permirent une allusion aux conflits douloureux de jadis et à la situation présente des minorités orthodoxes dans les pays à majorité catholique, elles se montrèrent déférentes et modérées à l'adresse de l'Eglise romaine.

Quand, à la fin d'une séance qui avait duré plus de trois heures, parmi les vœux adressés à la Conférence, on donna lecture en français et dans les trois langues officielles de la Conférence : le grec, le russe et l'arabe, du Message de S.S. Paul VI à l'Assemblée, le ton de la lettre, si humble et si fraternel, fit une si vive impression sur les assistants que l'émotion de plusieurs était visible et la satisfaction générale.

Voici le texte de cette lettre, que nous reproduisons au bénéfice de nos lecteurs :

« Excellentissimes Seigneurs
et Frères très chers dans le Christ.

C'est du fond du cœur que nous vous envoyons notre salut fraternel. Tandis que vos frères de l'Eglise catholique romaine, réunis en Concile, s'interrogent sur les voies à suivre pour se montrer toujours plus fidèles au dessein de Dieu sur son Eglise, en cette époque si riche en possibilités, mais, en même temps, si pleine de tentations et d'épreuves, vous vous apprêtez à vous pencher vous-mêmes sur ces mêmes problèmes pour répondre aussi toujours mieux à cette volonté du Seigneur.

Profondément pénétré de l'importance de cette vénérable assemblée nous appelons sur elle d'une prière fervente la lumière de l'Esprit Saint.

Veuillez agréer l'assurance que nous-mêmes, avec le concile actuellement réuni et toute l'Eglise catholique, nous suivrons avec un intérêt tout particulier le déroulement de vos travaux, les associant dans une ardente prière à ceux qui se poursuivent en ce même moment près du tombeau de l'apôtre Pierre, pleinement confiant que la grâce du Seigneur sera d'autant plus abondante sur les uns et les autres qu'une commune charité aura inspiré cette commune prière.

Nous souvenant de la recommandation de l'apôtre Paul : « Portez les fardeaux les uns des autres ; c'est ainsi que vous accomplirez la loi du Christ », nous osons compter sur le bienfait de votre prière, Excellentissimes Seigneurs et chers frères dans le Christ, afin que le Seigneur nous donne les grâces nécessaires au **fidèle accomplissement du service auquel nous a appelé un mystérieux dessein de** sa Providence.

Daigne la très Sainte Mère de Dieu, notre commune mère que nous prions et honorons avec la même ferveur, intercéder pour que nous croissions toujours davantage en l'amour de son fils, notre Sauveur et unique Seigneur. Puisse la charité nourrie à la table du Seigneur nous rendre chaque jour plus soucieux de « l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix » (cfr Ephés. 4, 3).

Du Vatican, le 29 octobre 1964,

PAULUS P. P. VI
Episcopus Romae.

La Conférence avait pris un bon départ, qui permettait d'augurer d'heureux résultats. Hélas ! les deux jours suivants, le baromètre se mettait à baisser. Dès le lundi 2 novembre, jour où commençaient les séances à huis-clos, la Conférence décidait, sur proposition de son Président, d'adresser, au nom de la Conférence, des remerciements au Pape Paul VI, au Dr Ramsey, archevêque de Cantorbéry et à M. Visser 't Hooft, secrétaire général du Conseil œcuménique des églises, pour leurs messages fraternels.

A cet effet, elle instituait une commission spéciale de 6 membres, composée du métropolite de Myron, Chrysostome (Constantinople) comme président, du métropolite d'Alep, Elie (Antioche), de l'archevêque de Bruxelles, Mgr Basile (Moscou), de l'évêque de Banias-Luca, Mgr André (Belgrade) et des professeurs Nicolescu (Bucarest) et Alivisatos (Athènes), pour préparer le texte des réponses ainsi que tous les autres textes qui devaient émaner de la Conférence.

Il ne fallut pas moins de deux jours pour rédiger et approuver la réponse au message du Pape. Au cours de la séance du mardi, la Conférence exigea des retouches si importantes au premier texte élaboré que la Commission fut contrainte de tenir une nouvelle réunion « stante pede » ; finalement, le texte ne fut adopté qu'après de laborieuses discussions qui se prolongèrent jusqu'à 14 h. 45, alors que la fin des séances ne devait pas dépasser habituellement 13.30 h. Cette réponse [7], cordiale sans doute, mais peu compromettante, était ainsi libellée :

Sa Sainteté le Pape de Rome Paul VI

Cité du Vatican

Réunis par la grâce de Dieu en Conférence panorthodoxe sur l'île paulinienne de Rhodes, nous avons reçu avec grande joie le très aimable Message de Votre vénérable Sainteté.

---

7. Cette réponse fut publiée par *Ethnos* à la date du 4 novembre avant tous les autres journaux et avant que ne parut la notification officielle, qui, selon l'usage, devait être donnée par le destinataire. Ce fait provoqua un vif mécontentement parmi les délégués de la presse grecque. Nous ne le signalons ici que pour indiquer que le correspondant de *Ethnos,* M. Spyros Alexiou, avait des sources d'information très directes et, somme toute, dignes de foi.

Nous apprécions sincèrement les paroles d'amour et de paix dans le même et seul Seigneur que vous avez eu la bienveillance de nous adresser de votre part ainsi que de la part du Concile Vatican II et de toute l'Eglise catholique romaine

Par décision unanime nous présentons à Votre Sainteté nos remerciements chaleureux. Dans le même esprit et dans l'espoir que le Seigneur qui a racheté son Eglise par son propre sang, accordera, par l'intercession de la très Sainte Mère de Dieu, consolation et force à Vous et à nous pour jouir du bien de la fraternité en Christ, nous Vous rendons le salut de la paix et de l'amour en N.S.

« En persévérant dans la prière » et « en nous rendant honneur les uns aux autres », nous suivons la voie des conseils de Dieu dans l'attente de l'accomplissement de la volonté de N.S.J.C. pour son Eglise, parce qu'il est fidèle à l'éternité.

Le Métropolite d'Héliopolis et Thyra
Méliton
Président de la 3me Conférence panorthodoxe

Comme on le voit, la Conférence en restait à une prudente réserve.

Le mercredi, commença l'examen du thème principal de la Conférence : la question du dialogue. Après que le Président, Mgr Meliton, eut fait son rapport sur les raisons qui avaient motivé cette troisième Conférence et eut fixé l'ordre du jour, les différents chefs de délégations, selon l'ordre de préséance, prirent la parole pour exposer le point de vue de leurs églises. Cinq d'entre eux intervinrent dans la séance du mercredi [8], les autres le firent dans la séance du jeudi [9].

Ce n'est que le vendredi 6 novembre que commença le vrai débat où chacun des membres pouvait intervenir librement sur le thème en discussion. Ce jour-là prirent la parole le métropolite de Philadelphie, Epiphanios, qui développa encore et confirma les vues de son église (Jérusalem), ensuite le métropolite de Mytilène Jacovos (Grèce), le Métropolite de Carthagène Parthenios (Alexandrie), les professeurs Konidaris (Alexandrie), Christou (Constantinople), l'archevêque de Bruxelles, Mgr Basile (Moscou) et le métropolite Alexandre, chef de la délégation d'Antioche.

Au terme de cette première semaine, quelles étaient les opinions en présence ? D'après les informations recueillies par la presse, trois positions se partageaient l'Assemblée : la première, représentant la position de Constantinople, souhaitait une annonce immédiate du dia-

8. A savoir le métropolite de Myron Chrysostome (Constantinople), le métropolite de Leontopolis Constantin (Alexandrie), le métropolite Alexandre d'Emesse (Antioche), le métropolite Epiphane de Philadelphie (Jérusalem) et le métropolite Nicodim de Leningrad (Moscou).

9. A savoir le métropolite de Zagreb Damascène (Belgrade), le métropolite de Moldavie Justin (Bucarest), le métropolite de Stara Zagora Klimis (Sofia), le métropolite de Paphos Gennade (Chypre), le métropolite de Salonique Panteleimon (Grèce), l'archevêque Stéphane de Bielostok (Pologne), l'évêque de Senanovia Elie (Géorgie), l'évêque de Tubišov Méthode (Tchéco-Slovaquie) et l'archevêque Paul de Carélie (Finlande).

logue et une décision au sujet des voies à suivre pour l'engager sans retard : les églises d'Alexandrie, de Jérusalem, de Chypre et de Finlande se rangeaient à cet avis ; la deuxième défendue par les Russes, proposait de différer cette annonce jusqu'après la conclusion du Concile du Vatican : les délégations de Roumanie, d'Antioche, de Bulgarie, de Pologne, de Géorgie et de Tchécoslovaquie appuyaient cette proposition ; une troisième position intermédiaire, tenue, semble-t-il, par la délégation serbe et celle de l'église de Grèce, aurait voulu annoncer immédiatement le dialogue, mais en différer le début jusqu'à la conclusion des travaux de Vatican II.

Comme il n'est pas difficile de l'imaginer, la délégation de Constantinople faisait valoir les raisons suivantes en faveur de sa thèse : la deuxième Conférence de Rhodes a déjà pris une décision à ce sujet, qui a été publiée officiellement ; il n'est plus que de la mettre en œuvre. Annoncer le dialogue n'est que la suite logique de l'envoi des observateurs à Vatican II et de la rencontre de Jérusalem ; agir autrement donnerait à penser que l'Orthodoxie a peur d'un rapprochement avec l'Eglise romaine, à une époque qui invite à la fraternité, à la paix et à l'unité entre chrétiens et la résolution de la dernière Conférence apparaîtrait comme une décision en faveur non du dialogue, mais d'un monologue.

A ces raisons, la délégation russe objectait qu'on n'avait pas décidé catégoriquement le dialogue à la deuxième Conférence, mais uniquement l'éventualité du dialogue. Les conjonctures actuelles depuis l'avènement de Paul VI inclinent à ne pas se hâter. L'encyclique « Ecclesiam suam » montre que le nouveau Pape n'a pas à l'égard des autres églises et des gouvernements les mêmes dispositions favorables que le Pape Jean. De toute façon, il vaut mieux attendre la fin de Vatican II pour savoir si l'église catholique considère toujours les Orthodoxes comme des frères séparés et dans quelle mesure elle a modifié certaines de ses doctrines. On pourrait alors réunir une nouvelle Conférence qui constituerait une Commission de théologiens, choisis dans chaque église locale, pour entreprendre un dialogue de nature théologique, mais non spécifiquement ecclésiastique.

A la fin de la semaine, ces positions antagonistes se partageaient à peu près l'Assemblée à égalité, si bien que le journal *Ethnos* titrait sa chronique du 6 novembre par cette mention sportive : « sept pour, sept contre ».

Le samedi avait été réservé à un pèlerinage au monastère de Panormitis dans l'île de Symi, près de la côte d'Asie-Mineure. Sur cette île désolée, abritant un petit village de pêcheurs, ce monastère, jadis fameux, mais aujourd'hui dépourvu de moines (il n'a plus qu'un higoumène qui n'y réside pas) reste un lieu de pèlerinage très couru, en raison d'une icône miraculeuse de saint Michel, fort vénérée. C'était

précisément la veille de la fête des saints archanges Gabriel et Michel et une foule nombreuse était déjà rassemblée. Les membres et les hôtes de la Conférence y furent accueillis avec enthousiasme et il n'y a aucun doute que cette trêve providentielle ne contribua pas peu à détendre les esprits qui s'étaient jusqu'ici affrontés en des discussions sans issue [10].

Le lundi 9 novembre, à la reprise des travaux, Mgr Elie d'Alep fit une proposition pratique : « puisqu'il résultait des débats que toutes les églises sont d'accord sur le fait qu'un dialogue doit être inauguré entre les deux églises et qu'on ne diffère que sur la date de son annonce, pourquoi ne constituerait-on pas une commission spéciale chargée de préparer un texte à soumettre à la décision finale de l'Assemblée ? » Cette sage motion plut à l'Assemblée qui décida néanmoins de remettre au lendemain l'érection de cette commission, jusqu'à ce que la liste des orateurs inscrits fut épuisée. Ceux-ci se contentèrent de reprendre les arguments déjà ressassés au cours de la première semaine. Mgr Nicodim, se cantonnant dans un point de vue très juridique, s'efforça de montrer, à l'encontre des allégations du Prof. Anagnostopoulos (Constantinople) que la lettre du Patriarche ne mentionnait comme but de la Conférence que l'annonce du dialogue et non sa teneur et les étapes de sa mise en train, tandis que le Prof. Alivisatos, en vieil habitué des conférences œcuméniques, cherchait en vain à convaincre les opposants qu'accepter le dialogue ne signifie pas encore engager des négociations sur l'union.

Le lendemain, après que tous les orateurs eurent pris la parole, on nomma la Commission, chargée de préparer un texte. Furent élus unanimement le métropolite Elie d'Alep (Antioche), le métropolite Parthenios de Carthagène (Alexandrie), l'archevêque Aristovoulos (Jérusalem), l'archevêque Basile (Moscou) et les Professeurs Nicolescu (Roumanie), Gocevič (Serbie) et Alivisatos (Grèce). A la demande générale, on y joignit le secrétaire de la Conférence, Mgr Chrysostome, dont la compétence et l'efficience étaient universellement appréciées.

Le lendemain mercredi, l'Assemblée entreprit l'examen du second thème de l'ordre du jour : la reprise des discussions théologiques entre églises orthodoxes et les anglicans d'une part, les vieux catho-

10. Un souvenir très précis de ce pèlerinage me reste présent à l'esprit : au moment de s'engager dans la passe étroite qui menait au monastère, le métropolite de Rhodes, Mgr Spyridon, excellent marin comme tous les insulaires (il est natif de Céphalonie) avait pris la barre ; Mgr Nicodim voulut le relayer ; toutefois, on ne s'improvise pas pilote et Mgr Spyridon, qui n'avait pas tout à fait abandonné le gouvernail, rectifiait à certains moments l'écart. En cette sainte émulation, on ne pouvait s'empêcher d'évoquer la Conférence (et avec elle l'Orthodoxie) cherchant à se tirer d'une mauvaise passe sous les efforts concertés et complémentaires de deux grandes églises pilotes !

liques d'autre part, qui avaient été interrompues respectivement en 1932 et 1936.

Après un exposé historique fait par le Président, le métropolite Méliton, on décida d'ériger deux commissions pour préparer un projet, à soumettre à l'Assemblée, sur la composition éventuelle des Commissions de théologiens orthodoxes, et les règles qui devaient présider à leurs travaux et à ces échanges interconfessionnels. Ces commissions comprenaient respectivement 11 et 12 membres choisis dans toutes les délégations, si bien que tous les membres de l'Assemblée en dehors des chefs de délégation, étant désormais occupés à ce travail rédactionnel, il fut décidé de suspendre les séances régulières de la Conférence jusqu'à nouvel ordre.

Tandis que les deux dernières commissions semblent s'être mises très vite d'accord sur un texte de projet, sans doute préparé à l'avance, la première Commission se trouvait en face d'une tâche ardue et délicate : comment concilier les points de vue opposés qui ne désarmaient pas ? En effet, si l'on s'était mis finalement d'accord sur deux points agréés par la grande majorité de l'Assemblée : une déclaration immédiate au sujet du dialogue et son ouverture après la fin de Vatican II, sous quelle forme devait être faite cette annonce ? La délégation de Constantinople et une grosse majorité d'églises avec elle (même, semble-t-il, la délégation de Serbie) étaient d'avis que le Patriarche Athénagoras devait notifier à S.S. Paul VI dans une lettre personnelle les décisions de l'Assemblée. Au contraire, la délégation russe, suivie par quelques autres, soutenait que les décisions devaient être communiquées par la voie de la Presse ou, tout au plus, dans une lettre du Président de l'Assemblée, Mgr Méliton, au cardinal Bea, Président du Secrétariat pour l'unité. La tâche de la Commission se compliquait du fait qu'elle devait soumettre, au préalable, le texte de la résolution aux Chefs de délégation, avant qu'il ne fût proposé à l'Assemblée. C'était donc d'un Comité restreint de quatorze membres que dépendait le succès ou l'échec de la Conférence et comme le principe de l'unanimité est cher à l'orthodoxie, la loi du veto, fut-il unique, suffisait à tout laisser en suspens.

Il semble bien qu'on soit presque arrivé à un accord dans la journée du mercredi, car, au déjeuner, Mgr Chrysostome affichait un optimisme rayonnant et laissait entrevoir pour bientôt la fin des travaux. Que se passa-t-il ce jour-là ? Les chefs de délégation — du moins certains d'entre eux — étaient en contact quotidien avec leurs mandants. La délégation roumaine, dont le rôle me paraît avoir été prépondérant en cette Conférence à l'égal et aux côtés de la délégation russe, reçut-elle, comme on l'a prétendu, un mystérieux contre-ordre ? En tout cas, elle revint sur son attitude conciliante et les palabres privées reprirent de plus belle. Elles se prolongèrent durant

la journée du jeudi et fort avant dans la nuit, sinon toute la nuit, et elles furent si animées qu'on put craindre, un moment, que la Conférence ne se sépare sans avoir pris aucune décision. Enfin, le vendredi soir 13 novembre, au terme d'une délibération du Plenum de l'Assemblée qui dura encore plus d'une heure et demie, les portes de l'église de l'Annonciation s'ouvrirent au public pour l'acte final : lecture des décrets en grec et en russe, vote des chefs de délégations (qui fut, naturellement, unanime) et Doxologie finale. La même cérémonie se répéta le lendemain soir pour le Message adressé aux églises orthodoxes qui fut promulgué solennellement dans la liturgie du dimanche matin.

Décisions de l'Assemblée.

Voici d'abord le texte des décrets, que nous traduisons directement de l'original grec [11] :

« 1) Notre Sainte Eglise Orthodoxe déclare qu'elle désire entretenir avec toutes les Eglises et Confessions chrétiennes les meilleures relations afin de bâtir l'unité des chrétiens dans l'Eglise Une, Sainte, Catholique et Apostolique du Seigneur, conformément à sa parole « pour que tous soient un » (Jn 17, 21).

2) Dans cet esprit, la 1re Conférence panorthodoxe de Rhodes avait décidé d'entretenir dans l'amour du Christ des relations entre chrétiens tandis que la 2e Conférence panorthodoxe décidait en principe de proposer à l'Eglise Catholique Romaine le dialogue sur pied d'égalité.

3) La 3me Conférence panorthodoxe renouvelle ce désir de l'Eglise Orthodoxe déjà exprimé au sujet du dialogue ; ayant examiné d'autre part cette question plus en détails, elle constate que, pour commencer avec fruit un vrai dialogue théologique, une préparation sérieuse est nécessaire ainsi que la création de conditions appropriées.

4) Ceci ne veut pas dire que chaque Eglise Orthodoxe locale ne soit pas libre de continuer à entretenir, de sa propre initiative mais non pas au nom de toute l'Orthodoxie, des relations fraternelles avec l'Eglise Catholique Romaine, dans la conviction que de cette manière les difficultés actuellement existantes pourront être progressivement réduites.

5) Dans ce but et pour mieux servir cette sainte cause, la 3e Conférence panorthodoxe engage nos églises Orthodoxes locales à étudier en détails la question de ce dialogue du point de vue orthodoxe et à échanger entre elles les résultats de ces études ainsi que toute autre information à ce sujet.

6) Pour ce qui regarde la continuation des discussions théologiques entre notre Eglise Orthodoxe et l'Eglise Anglicane, la 3e Conférence panorthodoxe décrète ce qui suit :

a) La formation immédiate d'une Commission Théologique Interorthodoxe, composée de théologiens spécialistes — un à trois au maximum par église — choisis par les églises locales.

11. Le message aux églises reprend l'essentiel de ces décisions en une langue plus accessible aux fidèles. Aussi il nous paraît superflu de le reproduire ici.

b) L'acceptation en principe des sujets de discussions tels qu'ils ont été présentés sur la liste proposée par le Patriarcat Oecuménique et constituée sur la base des discussions qui ont eu lieu jusqu'à présent.

c) Une préparation opportune de cette Commission Interorthodoxe qui se fera avant le début des discussions théologiques avec les Anglicans au lieu et au temps prescrits par décision commune des églises orthodoxes locales.

d) La date du commencement des discussions théologiques entre les Orthodoxes et les Anglicans sera déterminée de commun accord par les deux parties.

7) En ce qui concerne la question de la continuation des discussions théologiques entre notre Eglise Orthodoxe et l'Eglise Vieille-Catholique, la 3e Conférence panorthodoxe décrète ce qui suit :

a) La formation immédiate d'une Commission Théologique Interorthodoxe composée de théologiens spécialistes dont le nombre et les noms seront déterminés d'un commun accord par les Eglises Orthodoxes locales.

b) En vue des futures discussions théologiques, l'élaboration systématique par cette Commission des positions orthodoxes, en prenant pour base les textes Symboliques, Dogmatiques et Liturgiques de l'Eglise Vieille catholique, la documentation rassemblée jusqu'à ce jour ainsi que les résultats des discussions antérieures.

c) Le commencement des discussions avec la Commission Théologique correspondante de l'Eglise Vieille-Catholique sera décidé de commun accord par les deux Eglises intéressées.

8) Enfin la 3e Conférence panorthodoxe décrète ce qui suit :

a) ces décisions, ainsi que le Message de la Conférence, seront communiquées à Sa Sainteté le Patriarche Oecuménique ainsi qu'aux autres saints Chefs des Eglises Orthodoxes,

b) toutes les informations concernant les décisions prises durant la Conférence seront fournies aux Eglises intéressées par le Patriarcat Oecuménique conformément aux déterminations prises et selon des moyens appropriés. »

Pour le fond, on le voit, au sujet des relations entre l'Eglise orthodoxe et l'Eglise catholique c'est la position défendue avec acharnement par les églises russe et roumaine qui l'a finalement emporté : non seulement, il n'y a aucune annonce d'un début de dialogue officiel entre elles — on constate uniquement que le temps n'est pas mûr — mais aucune date éventuelle n'est même indiquée et aucune allusion n'est faite au Second Concile du Vatican. La décision est d'autant plus surprenante qu'elle semble marquer un pas en arrière par rapport à la deuxième Conférence où « l'on *proposait* un dialogue à l'Eglise romaine sur pied d'égalité » et qu'elle contraste avec les décisions au sujet des églises anglicane et vieille catholique selon lesquelles l'Eglise orthodoxe non seulement renoue le dialogue mais l'institue par l'érection de commissions appropriées.

Sans doute, la liberté reconnue aux églises locales d'entretenir des relations fraternelles avec l'Eglise romaine semble apporter un correctif à cette attitude de refus, mais cette décision ne crée rien de

neuf, elle ne fait que consacrer une situation existante ; somme toute, la Conférence refusait, officiellement, de prendre aucun engagement.

Pour la forme, la position de Constantinople ne sort pas amoindrie de la Conférence mais renforcée. Non seulement elle a fait approuver par les églises la liberté d'action de chacune — et donc la sienne — de nouer avec l'Eglise catholique des relations fraternelles et de prendre à ce propos les initiatives qu'elle estime opportunes — en son nom mais pas au nom de toute l'Orthodoxie, — mais elle a fait consacrer par la Conférence la Primauté d'honneur qui lui revient et qui fait du Patriarcat de Constantinople une sorte de centre administratif de toute l'Orthodoxie dans ses relations avec les églises non-orthodoxes, puisque c'est au Patriarche œcuménique qu'il revient de communiquer à ces églises les décisions de l'Assemblée selon les moyens appropriés. Ce n'est pas seulement le prestige de Constantinople qui en sort grandi, mais son influence réelle, car la troisième Conférence a mieux mis en lumière son rôle de gardien de l'unité même de l'Orthodoxie, qu'elle a, par sa modération même, réussi à préserver en dépit des tensions internes qui la menacent.

Si l'on se demande à présent ce qui a pu motiver cette attitude de réserve à l'égard de l'Eglise romaine et pourquoi les conditions appropriées ne sont pas à présent réunies, alors qu'un concile œcuménique, apparemment si ouvert à la voix et à la tradition de l'Orient, est en cours, on en est livré aux conjectures.

Dans les contacts personnels que nous avons eus avec les membres des délégations, même les plus favorables, le principal grief que nous avons entendu énoncer est la question de l'*Ounia* : le problème de l'existence des églises orientales unies à Rome. Ce grief, déjà ancien, mais très douloureusement ressenti par nos frères orthodoxes, grecs ou non grecs, a retrouvé une actualité nouvelle du fait même que le Concile a légiféré sur les églises uniates. Le fameux schéma sur les églises orientales est loin de plaire à l'Orthodoxie qui y voit la canonisation par l'Eglise romaine d'une institution pour eux insupportable ; la formulation même de ce décret aggrave encore leur mécontentement, car ils n'y décèlent pas le souffle œcuménique qu'on découvre ailleurs, p.ex. dans le Décret sur l'Oecuménisme et la Constitution sur l'Eglise et ils constatent que les églises orthodoxes y sont presque ignorées ou tout juste mentionnées pour la forme.

En outre, l'attitude de Paul VI, surtout ses déclarations réitérées sur la Primauté et son encyclique « Ecclesiam suam », les laissent hésitants, pour ne pas dire défiants. L'Eglise catholique a-t-elle vraiment révisé ses positions ? N'est-ce pas toujours le visage d'une Papauté impérialiste que Rome présente à l'Orthodoxie, même si elle reconnaît le principe de la collégialité ? Que sont les évêques dans l'Eglise catholique si, finalement, c'est la Papauté et elle seule qui

décide souverainement ? La personnalité de Paul VI reste pour les Orthodoxes une énigme. Au Concile, il leur a paru appuyer trop la minorité conservatrice. Comment finira le Concile et que deviendra-t-il ? En face de ces incertitudes, les églises orthodoxes préfèrent adopter l'attitude de « wait and see » et juger l'Eglise catholique non d'après les bonnes intentions d'une aile progressiste et ouverte, dont on ne sait si elle triomphera, mais d'après ses actes officiels, c'est-à-dire la mise en œuvre des décisions conciliaires sur la collégialité et l'œcuménisme.

C'est la raison pour laquelle la plupart des délégations souhaitaient d'attendre la fin du Concile. L'église russe, qui avait suggéré ce délai la première, avait peut-être un motif spécial de ne rien tenter avant la clôture de Vatican II (mais aucun des membres de la délégation ne me l'a avoué) ; elle craint, sans doute, qu'une condamnation éventuelle par le Concile de l'athéisme (certains évêques en ont parlé au cours de la troisième session) ne passe aux yeux de l'opinion publique pour une condamnation du communisme et par conséquent du régime soviétique. On comprend que la situation précaire dans laquelle elle se trouve vis-à-vis de l'Etat l'engage à une grande prudence et à s'en tenir pour l'instant à une attitude d'expectative qui est sans doute la plus réaliste.

Appréciation.

A juger la Conférence du seul point de vue objectif de ses décisions, il est indéniable que les résultats en sont décevants. La déception n'affecte pas les seuls catholiques, mais, j'en suis convaincu, une large part des milieux cultivés de l'Orthodoxie grecque, son « intelligentsia » dont le maire de Rhodes, le sympathique et si compétent M. Pétridis a été, à plus d'une reprise, le porte-parole éloquent et convaincu.

Ceci dit, et quoi qu'en puisse penser notre mentalité occidentale qui s'irrite des tergiversations prolongées, il était sage de ne pas brusquer certaines résistances et de préserver, à tout prix, un front commun de l'Orthodoxie, même si, pour l'instant, elle ne fait que marquer le pas. Il ne faut pas oublier qu'un bon nombre d'églises orthodoxes vivent sous régime communiste et que leur liberté de mouvement est parfois conditionnée par des impondérables qui nous échappent ; par ailleurs, l'église orthodoxe, qui exalte si fort le principe de la *Sobornost* ou de l'unanimité dans la communion, réapprend, depuis quelques années à peine, à vivre collégialement et à concerter une politique commune au mieux des situations de chaque église locale.

Nous n'avons qu'un souhait, c'est que cette unité se renforce et s'approfondisse par des échanges entre églises locales, prévus d'ail-

leurs par les décisions de l'Assemblée. Un moyen de la promouvoir et de l'établir efficacement, c'est la création d'une sorte de Comité permanent des églises orthodoxes, constitué par des délégués de chaque église, auquel serait confiée l'organisation des Conférences et des rencontres et qui jouerait le rôle d'un centre de coordination. Mgr Basile de Bruxelles l'avait déjà suggéré après la deuxième Conférence de Rhodes dans une causerie où il avait aussi exprimé certaines critiques sur le manque d'organisation et l'improvisation qui président à ces rencontres [12].

Une chose nous a surtout frappé dans cette troisième Conférence. Eu égard à son objet, on était en droit d'attendre qu'une information objective et précise sur le Concile et la session en cours eut été prévue au programme, par exemple en invitant à la Conférence un ou deux observateurs officiels des églises orthodoxes qui eussent fait le point à ce sujet. C'était d'autant plus nécessaire qu'un certain nombre de délégués comprenaient très mal le sens de certains événements qui se sont passés au Concile.

Mgr Nicodim a proposé instamment, dès la première semaine, que M. Nissiotis, théologien orthodoxe présent aux séances de la Conférence en qualité d'interprète de la délégation finlandaise et observateur au Concile comme délégué du Conseil œcuménique des églises, fit un rapport à ce sujet devant le plenum de l'Assemblée. La Conférence a décliné sagement cette proposition, puisqu'aussi bien M. Nissiotis n'est pas délégué officiel d'une église orthodoxe [13].

Quoi qu'il en soit, la demande était légitime et les organisateurs auraient dû y pourvoir.

Il est certain que la reprise des discussions officielles avec l'église anglicane et les vieux-catholiques, même si elles se cantonnent au domaine théologique, hâtera ce processus d'organisation collégiale au sein de l'Orthodoxie. A travers elles, on peut même dire que le dialogue de l'Eglise Orthodoxe avec l'Occident latin est déjà officiellement renoué si bien que l'Eglise romaine, provisoirement exclue de la table ronde, y sera tout de même présente comme partenaire invisible.

Conclusion.

Il n'est pas exclu qu'entre-temps des conférences privées entre théologiens des deux églises ne se poursuivent et même ne s'intensifient. Bien qu'elles n'aient pas la même portée que des conversations officielles, elles peuvent néanmoins préparer le terrain, en dissipant des préjugés mutuels encore actuellement existants. On souhaiterait aussi

12. Voir l'article cité plus haut (note 3) p. 24-25.

13. Un exposé, mais officieux, a tout de même été fait le mardi 10 novembre au domicile du métropolite de Rhodes, Mgr Spyridon. Connaissant M. Nissiotis et appréciant sa compétence et ses qualités, je suis sûr que son rapport a été objectif. C'est ce que m'a d'ailleurs confirmé, à l'issue de la réunion, un de ses auditeurs, peu suspect de « romanisme », qui a même ajouté : « et il était plutôt favorable ! ».

que, dans le domaine théologique, une action concertée soit entreprise, du côté catholique, pour fournir gracieusement à toutes les Facultés de théologie orthodoxes toutes les revues et les ouvrages qui traitent des « points positifs et négatifs entre nos deux églises » dont parlait la première Conférence de Rhodes. Nous en sommes encore au stade de l'information ; l'expérience me convainc que la première étape pour une reprise des relations est de lever le rideau de fer de l'ignorance réciproque qui nous sépare.

Pour l'instant, le dialogue officiel entre les églises se voit renvoyé « sine die ». Ce n'est que partie remise, un peu comme, au Concile, le renvoi d'un projet d'une session à l'autre. Car il y aura une quatrième Conférence panorthodoxe et d'autres encore. Et le jour n'est sans doute plus très lointain, où, dans la personne de leurs théologiens accrédités, les églises-sœurs se retrouveront assises à la même table pour répondre à l'appel du Seigneur et de l'Esprit qui leur parle à travers l'histoire, églises qui ont en commun un si long passé de tradition, et qui, en raison de leurs affinités bien plus profondes que leurs divergences, sont si proches l'une de l'autre par la foi, le culte, la structure et la même communauté de destin.

Louvain G. DEJAIFVE, S.J.
95 Chaussée de Mont-Saint-Jean